

CHAPITRE IV.

Jeune Lama converti au christianisme. — Lamaserie de *Tchortchi* — Quêtes pour la construction des édifices religieux. — Aspect des temples bouddhiques. — Récitation des prières lamaïques. — Décorations, peintures et sculptures des temples bouddhiques. — Topographie du grand *Kouren* dans le pays des *Khalkhas*. — Voyage du *Guison-Tamba* à Péking. — Le *Kouren* des mille Lamas. — Procès entre le Lama-Roi et ses ministres. — Achat d'un chevreuil. — Aigles de la Tartarie. — *Toumet* occidental. — Tartares agriculteurs. — Arrivée à la Ville-Bleue. — Coup d'œil sur la nation manchoue. — Littérature manchoue. — État du christianisme en Manchourie. — Topographie et production de la Tartarie orientale — Habilité des Manchous dans l'exercice de l'arc.

Quoique nous n'eussions encore jamais visité la lamaserie de *Tchortchi*, nous la connaissions pourtant beaucoup, par les renseignements qu'on nous en avait donnés. C'est là qu'avait été élevé le jeune Lama, qui vint enseigner la langue mongole à M. Gabet, et dont la conversion au christianisme donna de si grandes espérances pour la propagation de l'Évangile parmi les peuples tartares. Il était âgé de vingt-cinq ans quand il sortit de sa lamaserie en 1837. Il y avait passé quatorze ans, dans l'étude des livres lamaïques, et s'était rendu très-habile dans les littératures mongole et manchoue. Il n'avait encore de la langue thibétaine qu'une connaissance très-superficielle ; son maître, vieux Lama très-

instruit et très-vénéré, non-seulement dans la lamaserie, mais encore dans toute l'étendue de la bannière jaunâtre, avait fondé sur son disciple de grandes espérances. Aussi ce ne fut, qu'à son cœur défendant qu'il consentit à se séparer de lui pour quelque temps ; il ne lui permit qu'un mois d'absence. Au moment de partir, le disciple se prosterna, suivant l'usage, aux pieds de son maître, et le pria de consulter pour lui le livre des oracles. Après avoir lu quelques feuillets d'un livre thibétain, le vieux Lama lui adressa ces paroles : « Pendant quatorze ans, tu es toujours resté à côté de ton maître comme un fidèle *Chabi* (disciple), aujourd'hui pour la première fois tu vas t'éloigner de moi. L'avenir me cause une grande tristesse ; souviens-toi donc de revenir à l'époque fixée. Si ton absence se prolonge au delà d'une lune, ta destinée te condamne à ne jamais remettre le pied dans notre sainte lamaserie. » Le jeune disciple partit, bien résolu de suivre de point en point les instructions de son maître.

Dès qu'il fut arrivé dans notre Mission de *Si-Wan*, M. Gabet prit, pour sujet de ses études mongoles, un résumé historique de la religion chrétienne. Les conférences orales et écrites durèrent près d'un mois. Le jeune Lama, subjugué par la force de la vérité, abjura publiquement le bouddhisme, reçut le nom de Paul, et fut enfin baptisé après un fervent catéchuménat. La prédiction du vieux Lama a eu son entier accomplissement. Paul, depuis sa conversion, n'a jamais remis le pied dans la lamaserie d'où il était sorti.

Environ deux mille Lamas habitent la lamaserie de *Tchortchi*, qui est, dit-on, la lamaserie favorite de l'Em-

pereur ; il l'a comblée de présents et de privilèges. Les Lamas en charge reçoivent tous une pension de la cour de Péking. Ceux qui s'absentent de la lamaserie avec permission, et pour des raisons approuvées des supérieurs, continuent d'avoir part aux distributions d'argent et de vivres qui se font pendant leur absence. A leur retour ils reçoivent fidèlement tout ce qui leur revient. On doit sans doute attribuer aux faveurs impériales cet air d'aisance qu'on rencontre partout dans la lamaserie de Tchortchi. Les habitations y sont propres, quelquefois même élégantes ; et jamais on n'y voit, comme ailleurs, des Lamas couverts de sales haillons. L'étude de la langue manchoue y est très en honneur : preuve incontestable du grand dévouement de la lamaserie pour la dynastie régnante.

A part quelques rares exceptions, les largesses impériales entrent pour bien peu de chose dans la construction des lamaseries. Ces monuments grandioses et somptueux, qu'on rencontre si souvent dans le désert, sont dus au zèle libre et spontané des Mongols. Si simples et si économes dans leur habillement et dans leur vivre, ces peuples sont d'une générosité, on peut même dire d'une prodigalité étonnante, dès qu'il s'agit de culte et de dépenses religieuses. Quand on a résolu de construire quelque part un temple bouddhique entouré de sa lamaserie, les Lamas quêteurs se mettent aussitôt en route, munis de passe-ports qui attestent la légitimité de leur mission. Ils se distribuent les royaumes de la Tartarie, et vont de tente en tente demander des aumônes au nom du *vieux Bouddha*. Aussitôt qu'ils sont arrivés dans une famille, et qu'ils ont annoncé le but de leur

voyage, en montrant le bassin béni où on dépose les offrandes, ils sont accueillis avec joie et enthousiasme. Dans ces circonstances, il n'est personne qui se dispense de donner : les riches déposent dans le *badir* (1) des lingots d'or ou d'argent ; ceux qui ne possèdent pas des métaux précieux, comme ils disent, offrent des bœufs, des chevaux ou des chameaux ; les pauvres mêmes contribuent selon la modicité de leurs ressources ; ils donnent des pains de beurre, des pelleteries, des cordages tressés avec du poil de chameau ou du crin de cheval. Au bout de quelque temps on a recueilli ainsi des sommes immenses ; alors, dans ces déserts en apparence si pauvres, on voit s'élever, comme par enchantement, des édifices dont la grandeur et les richesses défieraient les ressources des potentats les plus opulents. C'est sans doute de cette manière, et par le concours empressé de tous les fidèles, qu'on vit autrefois surgir en Europe ces magnifiques cathédrales, dont les travaux gigantesques ne cessent d'accuser l'égoïsme et l'indifférence des temps modernes.

Les lamaseries qu'on voit en Tartarie sont toutes construites en briques ou en pierres. Les Lamas les plus pauvres seulement s'y bâtissent des habitations en terre ; mais elles sont toujours si bien blanchies avec de la chaux, qu'elles ne contrastent nullement avec les autres demeures. Les temples sont en général édifiés avec assez d'élégance, et avec beaucoup de solidité : mais ces monuments paraissent toujours écrasés ; ils sont trop bas, eu égard à leur dimension. Aux environs de la lamase-

(1) C'est le nom du bassin dont se servent les Lamas pour demander l'aumône.

rie on voit s'élever, avec profusion et sans ordre, des tours ou des pyramides grêles et élancées, reposant le plus souvent sur des bases larges, et peu en rapport avec la maigreur des constructions qu'elles supportent. Il serait difficile de dire à quel ordre d'architecture connu peuvent se rattacher les temples bouddhiques de la Tartarie. C'est toujours un bizarre système de baldaquins monstrueux, de péristyles à colonnes torses et d'interminables gradins. A l'opposé de la grande porte d'entrée est une espèce d'autel en bois ou en pierre, affectant ordinairement la forme d'un cône renversé ; c'est là-dessus que trônent les idoles. Rarement elles sont debout ; on les voit presque toujours assises les jambes croisées. Ces idoles sont de stature colossale, mais leurs figures sont belles et régulières ; à part la longueur démesurée des oreilles, elles appartiennent au type caucasien ; elles n'ont rien de ces physionomies monstrueuses et diaboliques des *Pou-Ssa* chinois.

Sur le devant de la grande idole, et de niveau avec l'autel qu'elle occupe, est un siège doré où se place le Fô vivant, grand Lama de la lamaserie. Toute l'enceinte du temple est occupée par de longues tables presque au niveau du sol, espèces de divans placés à droite et à gauche du siège du grand Lama et s'étendant d'un bout de la salle à l'autre. Ces divans sont recouverts de tapis, et entre chaque rang il y a un espace vide, pour que les Lamas puissent librement circuler.

Quand l'heure des prières est arrivée, un Lama, qui a pour office d'appeler au chœur les hôtes du couvent, va se placer devant la grande porte du temple, et souffle de toute la force de ses poumons dans une conque marine,

en regardant tour à tour les quatre points cardinaux. Le bruit sonore de cet instrument, qui peut aisément se faire entendre à une lieue de distance, va avertir au loin les Lamas, que la règle les appelle à la prière. Chacun alors prend le manteau et le chapeau de cérémonie, et l'on va se réunir dans la grande cour intérieure. Quand le moment est arrivé, la conque marine résonne pour la troisième fois, la grande porte s'ouvre et le Fô vivant fait son entrée dans le temple. Après qu'il s'est assis sur l'autel, tous les Lamas déposent au vestibule leurs bottes rouges, et avancent pieds nus et en silence. A mesure qu'ils entrent, ils adorent le Fô vivant par trois prostrations ; puis ils vont se placer sur le divan chacun au rang de sa dignité. Ils sont assis les jambes croisées, toujours tournés en chœur, c'est-à-dire face à face.

Aussitôt que le maître des cérémonies a donné le signal en agitant une clochette, chacun murmure à voix basse comme des actes préparatoires, tout en déroulant sur les genoux le formulaire des prières marquées par la rubrique. Après cette courte récitation, vient un instant de profond silence. La cloche s'agite de nouveau, et alors commence une psalmodie à deux chœurs, sur un ton grave et mélodieux. Les prières thibétaines, ordinairement coupées par versets, et écrites en style métrique et cadencé, se prêtent merveilleusement à l'harmonie. Quelquefois, à de certains repos fixés par la rubrique, les Lamas musiciens exécutent une musique qui est peu en rapport avec la mélodieuse gravité de la psalmodie. C'est un bruit confus et étourdissant de cloches, de cymbales, de tambourins, de conques marines, de trompettes, de sifflets, etc. Chaque musicien joue de

son instrument avec une espèce de furie. C'est à qui produira le plus de bruit et le plus de désordre.

L'intérieur du temple est ordinairement encombré d'ornements, de statuette et de tableaux ayant rapport à la vie de Bouddha et aux diverses transmigrations des Lamas les plus fameux. Des vases en cuivre, brillants comme de l'or, de la grosseur et de la forme de tasses à thé, sont placés en grand nombre sur plusieurs degrés, en amphithéâtre, devant les idoles. C'est dans ces vases qu'on fait de perpétuelles offrandes de lait, de beurre, de vin mongol et de petit millet. Les extrémités de chaque gradin sont terminées par des cassolettes, où brûlent incessamment les plantes aromatiques recueillies sur les montagnes saintes du Thibet. De riches étoffes en soie, chargées de clinquant et de broderies d'or, forment, sur la tête des idoles, comme de grands pavillons, d'où pendent des banderoles, et des lanternes en papier peint ou en corne fondue.

Les Lamas sont les seuls artistes mis à contribution pour les ornements et le décor des temples. Les peintures sont répandues partout ; mais elles sont presque toujours en dehors du goût et des principes généralement admis en Europe. Le bizarre et le grotesque y dominant ; et les personnages, à l'exception des Bouddha, ont le plus souvent un aspect monstrueux et satanique. Les habits ne semblent jamais avoir été faits pour les individus qui en sont affublés. On dirait que les membres cachés sous ces draperies sont cassés et disloqués.

Au milieu de toutes ces peintures lamaïques, on rencontre pourtant quelquefois des morceaux qui ne sont pas dépourvus de beauté. Un jour que nous visitons,

dans le royaume de *Gechekten*, la grande lamaserie appelée *Temple d'or* (Altan-Somé), nous remarquâmes un tableau qui nous frappa d'étonnement. C'était une grande toile, au centre de laquelle on avait représenté Bouddha assis sur un riche tapis. Autour de cette image, de grandeur naturelle, était comme une auréole de portraits en miniature, exprimant allégoriquement les mille vertus de Bouddha. Nous ne pouvions nous lasser d'admirer ce tableau, remarquable non-seulement par la pureté et la grâce du dessin, mais encore par l'expression des figures et la richesse du coloris. On eût dit que tous ces personnages étaient pleins de vie. Nous demandâmes à un vieux Lama, qui nous accompagnait, des renseignements sur cette admirable pièce de peinture. « Ce tableau, nous répondit-il, en portant ses deux mains jointes au front, ce tableau est un trésor de la plus haute antiquité ; il renferme toute la doctrine de Bouddha. Ce n'est pas une peinture mongole ; elle vient du Thibet ; elle a été composée par un saint de l'*Éternel sanctuaire*.

Les paysages sont, en général, mieux rendus que les sujets dramatiques. Les fleurs, les oiseaux, les arbres, les animaux mythologiques, tout cela est exprimé avec vérité et de manière à plaire aux yeux. Les couleurs sont surtout d'une vivacité et d'une fraîcheur étonnantes. Il est seulement dommage que les peintres paysagistes n'aient qu'une faible connaissance de la perspective et du clair-obscur.

Les Lamas sont de beaucoup meilleurs sculpteurs que peintres. Aussi ne ménagent-ils pas les sculptures dans leurs temples bouddhiques. Elles y sont répandues

quelquefois avec une profusion qui peut, il est vrai, attester la fécondité de leur ciseau, mais qui ne fait pas l'éloge de leur bon goût. D'abord tout autour du temple, ce sont des tigres, des lions et des éléphants accroupis sur des blocs de granit. Les grandes rampes en pierre bordant les degrés qui conduisent à la grande porte d'entrée, sont presque toujours taillées, ciselées et ornées de mille figurines bizarres, représentant des oiseaux, des reptiles, ou d'autres animaux imaginaires. Dans l'intérieur du temple, on ne voit de tous côtés que reliefs, tantôt en bois, tantôt en pierre, mais toujours exécutés avec une hardiesse et une vérité admirables.

Quoique les lamaseries mongoles ne puissent être comparées, pour la grandeur et les richesses, à celles du Thibet, il en est quelques-unes qui sont très-célèbres et très-renommées parmi les adorateurs de Bouddha. La plus fameuse de toutes est celle du *Grand-Kouren* (1), dans le pays des Khalkhas. Comme nous avons eu occasion de la visiter durant le cours d'un de nos voyages dans le nord de la Tartarie, nous entrerons ici dans quelques détails.

La lamaserie du *Grand-Kouren* est bâtie sur les bords de la rivière *Toula*. C'est là que commence une immense forêt qui s'étend au nord jusqu'aux frontières russes, l'espace de six ou sept journées de marche. Vers l'orient, elle compte, dit-on, près de deux cents lieues d'étendue, jusqu'au pays des *Solons*, dans la Mantchourie. Avant d'arriver au *Grand-Kouren*, il faut cheminer pendant un mois entier à travers des plaines immenses,

(1) *Kouren* en mongol signifie enceinte.

stériles et semblables à un océan de sable. Ce grand désert de *Cobi* a continuellement un aspect mélancolique et triste. Jamais un ruisseau, jamais même une petite source d'eau pour animer cette solitude ; jamais un arbre qui en interrompe la monotonie. Aussitôt qu'on est arrivé sur la cime des monts *Kougour*, qui bornent à l'occident les États du *Guison-Tamba*, la nature change complètement de face. De toute part, ce sont des vallons pittoresques et animés, des montagnes rangées en amphithéâtre et couronnées de forêts aussi anciennes que le monde. Le fond d'une grande vallée sert de lit au fleuve de *Toula* qui, ayant pris sa source dans les monts *Barka*, coule longtemps d'orient en occident, arrose les plaines où paissent les troupeaux de la lamaserie ; puis, après avoir fait un coude au-dessus du *Kouren*, va s'enfoncer dans la Sibérie, et se perdre enfin dans le lac *Baïkal*.

La lamaserie est bâtie au nord du fleuve, sur les vastes flancs d'une montagne. Les divers temples où demeurent le *Guison-Tamba* et plusieurs autres grands Lamas, se font remarquer par leur élévation et par les tuiles dorées dont ils sont recouverts. Trente mille Lamas vivent habituellement dans cette grande lamaserie, ou dans celles des environs, qui en sont comme les succursales. Au bas de la montagne, la plaine est incessamment couverte de pavillons de grandeur différente, où séjournent les pèlerins jusqu'à ce que leur dévotion soit satisfaite. C'est là que se rendent pêle-mêle tous les adorateurs de Bouddha, venus des contrées les plus éloignées. Les *U-Pi-Ta-Dze* ou Tartares aux peaux de poisson y plantent leurs tentes à côté des *Torgot*, descendus du sommet des saintes montagnes (*Bokte-Oula*).

Les Thibétains et les *Péboum* des Himalaya, cheminant lentement avec leurs longues processions de *sarlignes*, ou bœufs à long poil, vont se confondre avec les Mantehous des bords du Songari et de l'Amour, qui arrivent portés sur des traîneaux. C'est un mouvement continu de pavillons qui se tendent ou se ploient; ce sont des multitudes de pèlerins qui arrivent ou qui partent, sur des chameaux, des bœufs, des sarligues, des voitures, des traîneaux, à pied, à cheval, en mille bizarres équipages.

Vues de loin, les blanches cellules des Lamas, bâties en lignes horizontales, au-dessus les unes des autres sur le penchant de la montagne, ressemblent aux degrés d'un autel grandiose, dont le tabernacle serait le temple du Guison-Tamba. Du fond de ce sanctuaire, dont les dorures et les vives couleurs resplendissent de toutes parts, le Lama-Roi reçoit les hommages perpétuels de cette foule d'adorateurs incessamment prosternés devant lui. Dans le pays il est appelé le Saint par excellence, et il n'est pas un seul Tartare Khalkha qui ne se fasse honneur de se dire son disciple. Quand on rencontre un habitant du Grand-Kouren, si on lui demande d'où il est... *Koure Bokte-Ain Chabi*, répond-il avec fierté. *Je suis disciple du saint Kouren.*

A une demi-lieue de la lamaserie, et non loin des bords du fleuve Toula, se trouve une grande station de commerçants chinois. Leurs maisons de bois ou de terre sont toujours entourées de palissades en pieux, pour se garantir des voleurs; car les pèlerins, malgré toute leur dévotion, ne se font pas faute de piller sans scrupule le bien d'autrui. Une montre et quelques lingots d'argent volés pendant la nuit dans la tente de M. Gabet, ne nous

ont pas permis de croire, sans restriction, à la probité des *disciples du Saint*.

Le commerce du Grand-Kouren est très-florissant; les marchandises russes et chinoises y abondent; dans les opérations commerciales, les paiements s'effectuent toujours avec des thés en brique. Qu'on vende un cheval, un chameau, une maison, ou des marchandises de quelque nature que ce soit, la convention du prix se fait en thés. Cinq thés représentent une valeur d'une once d'argent; ainsi le système monétaire, qui répugnait si fort aux idées de Franklin, n'est nullement en usage parmi les Tartares du Nord.

La cour de Péking entretient au Grand-Kouren quelques mandarins, sous prétexte de maintenir le bon ordre parmi les Chinois qui résident dans ce pays; mais en réalité, c'est pour surveiller le *Guison-Tamba*, dont la puissance ne cesse de donner de l'ombrage à l'empereur de la Chine. Le gouvernement de Péking n'a pas oublié que le fameux *Tching-Kis-Khan* est sorti de la tribu des Khalkhas, et que le souvenir de ses conquêtes ne s'est pas encore effacé de la mémoire de ces peuples belliqueux. Aussi le moindre mouvement qui s'opère au Grand-Kouren, ne manque pas d'aller donner l'alarme à l'empereur de Chine.

Dans l'année 1839, le Guison-Tamba descendit à Péking pour rendre visite à l'empereur *Tao-Kouan*. Aussitôt qu'en Chine on eut bruit de son dessein, la terreur s'empara de la cour, et le nom du grand Lama des Khalkhas fit pâlir l'empereur dans le fond de son palais. Des négociateurs furent envoyés pour tâcher de détourner le Guison-Tamba de ce voyage, ou du moins

pour arranger les choses de manière à ne pas compromettre la sûreté de l'empire. On ne vint pas à bout de changer la résolution du Lama-Roi, mais on régla qu'il n'aurait qu'une suite de trois mille Lamas, et qu'il viendrait sans être accompagné des trois autres souverains Khalkhas, qui s'étaient proposé de le suivre jusqu'à Péking.

Aussitôt que le Guison-Tamba se mit en marche, toutes les tribus de la Tartarie s'ébranlèrent, et on vit accourir de toute part sur son passage des foules innombrables. Chaque tribu arrivait avec ses offrandes : des troupeaux de chevaux, de bœufs et de moutons, des lingots d'or et d'argent, et des pierres précieuses. On avait creusé des puits de distance en distance, dans toute la traversée du grand désert de Cobi ; et les rois des divers pays par où le cortège devait passer, avaient disposé longtemps d'avance des provisions, dans tous les endroits fixés pour les campements. Le Lama-Roi était dans un palanquin jaune, porté par quatre chevaux que conduisaient quatre grands dignitaires de la lamaserie. Les trois mille Lamas du cortège précédaient ou suivaient le palanquin, montés sur des chevaux ou sur des chameaux, courant sans ordre dans tous les sens, et s'abandonnant à leur enthousiasme. Les deux côtés du passage étaient bordés de spectateurs, ou plutôt d'adorateurs, qui attendaient avec impatience l'arrivée du Saint. Quand le palanquin paraissait, tous tombaient à genoux, puis s'étendaient tout de leur long, le front touchant la terre, et les mains jointes par-dessus la tête. On eût dit le passage d'une divinité qui daigne traverser la terre pour verser ses bénédictions sur les peuples. Le

Guison-Tamba continua ainsi sa marche pompeuse et triomphale jusqu'à la grande muraille ; là, il cessa d'être Dieu, pour n'être plus que le prince de quelques tribus nomades, méprisées des Chinois, objet de leurs sarcasmes et de leurs moqueries, mais redoutées par la cour de Péking, à cause de la terrible influence qu'elles pourraient exercer sur les destinées de l'empire. Il ne fut permis qu'à une moitié de la suite de passer la frontière ; tout le reste fut forcé de camper au nord de la grande muraille, dans les plaines du *Tchakar*.

Le Guison-Tamba séjourna à Péking pendant trois mois, voyant l'empereur de temps en temps, et recevant les adorations un peu suspectes des princes manchous et des grands dignitaires de l'empire. Enfin il délivra le gouvernement chinois de sa présence importune ; et après avoir visité les lamaseries des Cinq-Tours et de la Ville-Bleue, il reprit la route de ses États ; mais il ne lui fut pas donné d'y arriver : il mourut en chemin, victime, disent les Mongols, de la barbarie de l'empereur, qui lui fit administrer à Péking un poison lent. Cette mort a ulcéré les Tartares Khalkhas, sans trop les consterner ; car ils sont persuadés que leur Guison-Tamba ne meurt jamais réellement. Il ne fait que transmigrer dans un autre pays, pour revenir ensuite plus jeune, plus frais et plus dispos. En 1844, ils ont appris en effet que leur Bouddha vivant s'était incarné dans le Thibet ; et ils ont été chercher solennellement cet enfant de cinq ans pour le replacer sur son trône impérissable. Pendant que nous étions campés dans le Kou-Kou-Noor, sur les bords de la mer Bleue, nous vîmes passer la grande caravane des Khalkhas qui al-

lait inviter à Lha-Ssa le Lama-Roi du Grand-Kouren.

Le Kouren des mille Lamas — *Mingan Lamane Kouré* — est aussi une lamaserie célèbre, qui date de l'envahissement de la Chine par les Mantchous. Quand *Chun-Tché* (1), fondateur de la dynastie actuellement régnante en Chine, descendait des forêts de la Mantchourie, pour marcher sur Péking, il rencontra sur sa route un Lama du Thibet, qu'il consulta sur l'issue de son entreprise. Le Lama lui promit plein succès. Chun-Tché lui dit alors de le venir trouver quand il serait à Péking. Après que les Mantchous se furent rendus maîtres de la capitale de l'empire, le Lama thibétain ne manqua pas de se trouver au rendez-vous. L'empereur reconnut celui qui lui avait tiré un bon horoscope ; et pour lui en témoigner sa reconnaissance, il lui alloua une vaste étendue de terrain pour construire une lamaserie, et des revenus pour l'entretien de mille Lamas. Depuis cette époque la *Lamaserie des mille Lamas* a pris du développement, et aujourd'hui elle en compte plus de quatre mille. Pourtant elle a toujours conservé le même nom ; peu à peu les commerçants s'y sont transportés, et ont formé aux environs une assez grande ville, habitée conjointement par les Chinois et les Tartares. Le principal commerce de l'endroit consiste en bestiaux.

Le grand Lama de la lamaserie est en même temps souverain du pays. C'est lui qui rend la justice, fait les lois et crée les magistrats. Quand il est mort, on va,

(1) Chun-Tché à cette époque n'avait que quatre ans ; l'anecdote doit donc regarder son père, qui mourut aussitôt après la conquête. — Nous rapportons l'anecdote telle qu'elle nous a été racontée.

comme de juste, le chercher dans le Thibet, où il ne manque jamais de se métémpscoser.

Quand nous visitâmes le Kouren des mille Lamas, tout était sens dessus dessous, à cause d'un procès qui s'était élevé entre le Lama-Roi et ses quatre ministres, appelés en langue mongole *Dchassak*. Ces derniers s'étaient émancipés au point de se marier, et de se bâtir des maisons particulières loin de la lamaserie ; toutes choses contraires aux règles lamaïques. Le grand Lama avait voulu les rappeler à l'ordre ; mais ces quatre *Dchassak* avaient amassé contre lui une multitude de griefs, et l'avaient accusé à *Gé-Ho-Eul*, auprès du *Tou-Toun*, grand mandarin mantchou qui peut connaître de toutes les affaires tartares. Le procès durait depuis deux mois, quand nous passâmes à la lamaserie, et nous vîmes bientôt qu'elle se ressentait de l'absence de ses chefs. Prières et études, tout était en vacance ; la grande porte de la cour extérieure était ouverte, et paraissait n'avoir pas été fermée depuis longtemps. Nous entrâmes dans l'intérieur, et nous ne trouvâmes qu'une morne solitude. L'herbe croissait de toute part dans les cours et sur les parois. Les portes des temples étaient cadenasées ; mais à travers le jour des battants on pouvait voir que les autels, les sièges des Lamas, les peintures, les statues, tout était couvert d'une épaisse poussière ; tout attestait que la lamaserie était depuis longtemps en chômage. L'absence des supérieurs, jointe à l'incertitude de l'issue du procès, avait relâché tous les liens de la discipline. Les Lamas s'étaient dispersés, et on commençait à regarder l'existence même de la lamaserie comme extrêmement compromise. Depuis, nous apprîmes que